

Le Château d'Eymerich

Valerio Evangelisti

Roman traduit de l'italien par Sophie Bajard
avec la collaboration de Doug Headline

LA VOLTE

Le Château d'Eymerich

Conception graphique : Stéphanie Aparicio
Illustration de couverture : Corinne Billon

::

Cet ouvrage a été composé avec les caractères « Inquisition » (pour la couverture) et « LaVolte » (pour l'intérieur), polices exclusives dessinées par Laure Afchain.

© Tous droits réservés.

::

© 2001 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano.

Traduit de l'italien par Sophie Bajard avec la collaboration de Doug Headline

© Éditions la Volte — 2012

Dépôt légal mai 2012

i.s.b.n : 9782917157183

Numéro 0-27

::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.lavolte.net/

CHAPITRE III
Yeux de pierre

« Mon Dieu ! s'exclama le père Gallus, livide. Mais c'est le cri d'un démon !

— C'est bien ça, vous l'avez dit. » Le roi, à son tour, avait pâli. Il pointa un doigt accusateur vers Ha-Levi. « Et ne vous avisez plus de répéter qu'il s'agit de tassements de roche. Nous ne sommes pas stupides.

— Et pourtant, sire..., commença le rabbin.

— Non, ce ne sont pas des tassements », dit Eymerich, d'un ton assuré. Cette fois, il n'était plus ni bouleversé ni troublé. La certitude d'être confronté à deux ennemis qu'il connaissait bien, Ramón de Tárrega et le Diable, éliminait la sensation désagréable d'évoluer en terrain inconnu. Elle lui redonnait même la conscience de servir un pouvoir, l'Église, en face duquel tout ennemi devenait un inoffensif épouvantail.

Il retourna s'asseoir et fixa sur Pierre le Cruel un regard calme. « À présent, je crois comprendre pourquoi vous nous avez fait venir, le père Gallus et moi-même. J'ai décidé de rester, mais je dois vous avertir d'une chose. » Il se pencha un peu en avant. « Je vais m'efforcer de déjouer les pièges sataniques qui s'amoncellent sur Montiel. Mais cela ne signifie pas que je soutienne votre cause. Votre lutte contre Henri de Trastamare ne me concerne en rien, ni moi ni ma fonction. En êtes-vous bien conscient ? »

Le souverain ébaucha un sourire sans joie. « Oui. Chaque fois que nous vous avons rencontré, vous nous avez répété qu'un inquisiteur n'a ni amis ni alliés.

— En effet, il a un ennemi, mais il n'est pas de ce monde. » Eymerich se leva. « Pour le moment, nous n'avons rien d'autre à nous dire, sire. Faites-nous raccompagner dans notre chambre. Demain, je vous exposerai un plan d'action.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour votre service ?

— Deux choses. Une salle suffisamment vaste pour accueillir le tribunal que je compte instituer. Et la disponibilité de vos bourreaux. Avez-vous ici des cachots et une salle de torture correctement équipée ?

— Oh ! bien entendu ! » Pierre sourit méchamment en regardant Ha-Levi. « Quiconque a expérimenté nos supplices sait qu'il est impossible d'y résister. » Le ministre baissa les yeux.

Eymerich opina. « Fort bien. À présent, la seule chose dont nous avons besoin est du repos. » Il s'inclina, imité par le père Gallus, tandis que Pierre appelait ses domestiques.

Dans la chambre à l'étage supérieur du donjon, Eymerich faisait les cent pas. Gallus, agenouillé au pied du lit, récitait son rosaire dans un murmure qui se confondait avec le sifflement du vent. Tout à coup, Eymerich s'arrêta devant son compagnon. « Demain, nous irons trouver Henri de Trastamare », annonça-t-il sèchement.

Le père Gallus leva brusquement la tête. « Vous plaisantez ? » demanda-t-il, oubliant ses oraisons. Il dut déglutir avant de poursuivre. « Il y a un siège en cours, et nous sommes les hôtes de l'ennemi mortel d'Henri.

— Les hôtes, non les alliés. Et nous deviendrions ses alliés si nous n'allions pas rendre hommage au parti adverse. Il doit être clair aux yeux de tous que le seul pouvoir que nous servons est celui de l'Église. Et que tous doivent baisser la tête devant son autorité.

— Mais comment Pierre réagira-t-il ? » demanda le père Gallus, tandis qu'il se relevait en s'appuyant sur sa paillasse.

Eymerich haussa les épaules. « Mal, je crois. Mais il n'y peut rien. C'est lui qui a besoin de nous. » Il arpenta la pièce encore un peu, puis ajouta : « Une autre chose que nous ferons est de visiter les souterrains de cette forteresse.

— Mais vous plaisantez ! Il n'est pas de notre devoir d'aller...

— Puis nous tâcherons d'en apprendre davantage sur dame Leonor López de Córdoba. Il est clair qu'il s'agit d'un élément clef dans la partie qui se joue ici. »

Le père Gallus haussa les sourcils, faisant saillir ses petits yeux à l'éclat mauvais. « Qu'est-ce qui vous incite à le penser ? Je n'avais même pas retenu son nom.

— Un regard de trop entre Pierre et Ha-Levi. Il est clair que le roi désire que le nom de cette dame ne soit pas prononcé. Ce ne peut être à cause

du fait qu'il s'amuse avec sa servante. La conduite coupable de Pierre est connue de tous, et il ne s'est jamais efforcé de la cacher. » Eymerich fendit l'air de la main. « Non, il doit y avoir autre chose. Le fait même qu'une dame de rang demeure dans un château assiégé, loin de sa famille, donne à réfléchir. Sans oublier que cette même Leonor figure parmi les rares témoins des apparitions de la reine défunte. »

Le père Gallus secoua la tête. « Je ne me fierais guère à ce que dit Ha-Levi. Le mensonge est une seconde nature chez les Juifs.

— C'est exact, approuva Eymerich. La seule section que j'approuve dans le manuel des inquisiteurs de Bernard Gui est celle qui traite de la perfidie des Juifs. Il est évident que Pierre subit non pas un, mais trois sièges. Hormis celui de son frère Henri, il y a l'autre, d'origine diabolique, dont l'instigateur est probablement Ramón de Tárrega. Et puis il y a celui, plus subtil, que lui tend Ha-Levi en alimentant ses peurs et en lui refusant son financement.

— Qu'en savez-vous ?

— Fiez-vous à moi.

— En somme, *magister*, nous sommes tombés dans un nid de vipères.

— De serpents, mon père, de serpents. Parce que le serpent est la bête de Lucifer. » Eymerich s'approcha de la petite fenêtre et en entrouvrit le battant. Il ne prêta aucune attention à la rafale de vent qui le gifla. « Ce château vous semble-t-il un château comme les autres ?

— Ma foi, il est beaucoup plus grand.

— Grand ? Dites plutôt immense. J'ai compté neuf tours, dix avec le donjon principal. Disposées en forme d'hexagone allongé : huit tours sur chacun des côtés, dont six – trois et trois, exactement parallèles – ponctuent les plus longs. Le donjon au centre, à l'ouest du village. Une grosse tour isolée au milieu du triangle dans le bas. Et un réseau de boyaux qui relie entre eux les différents édifices. Tant de régularité impressionne. »

Gallus opina. « En effet, il s'agit d'un dessin architectonique compliqué, mais parfait. Celui qui l'a conçu n'a rien laissé au hasard.

— Les architectures ne naissent jamais du hasard. Pensez aux cathédrales, à leurs proportions, à leur orientation. Mais un architecte chrétien recherche, à travers la régularité, la plus grande simplicité. L'architecte de ce château, en revanche, a cherché la complication.

— Vous voulez dire que...

— Je veux dire que les cathédrales sont consacrées à Dieu. Et que cette forteresse semble consacrée à quelqu'un d'autre... »

Eymerich referma le battant, qu'il fixa par le loquet. Il rejoignit la paillasse et en examina les couvertures d'un œil critique. « Il est temps de nous reposer. Mais j'ai dans l'idée que ce lit abrite poux et punaises. Je crois que je vais dormir à même le sol.

— Mais vous allez prendre froid ! observa, surpris, le père Gallus, tandis qu'il s'allongeait sur le lit en le faisant grincer.

— Le froid m'accompagne depuis ma naissance. » Eymerich chercha une zone du sol suffisamment propre, souffla la bougie et se pelotonna, serrant sa soutane contre ses membres.

Il ne réussit pas à dormir immédiatement. Le château, la nuit, bruissait de rumeurs qui l'agaçaient et l'inquiétaient. Des grincements, des coups sourds étouffés, des sifflements, des bruits de pas. Mais, plus que tout, l'irritait le léger bourdonnement d'un insecte qui devait être entré par la fenêtre et voletait de temps en temps d'une extrémité à l'autre de la pièce, à proximité du plafond. Il pensa avec horreur à la possibilité que cette bête se pose sur lui. Il fut même tenté de rallumer la bougie et de se mettre à la chasse de cet envahisseur bourdonnant. Il ne se retint que parce qu'il avait peur de se rendre ridicule aux yeux du père Gallus qui, déjà, ronflait.

Le père Gallus. Les années l'avaient rendu presque méconnaissable. Quand Eymerich avait fait sa connaissance, c'était un homme de grande envergure, si compétent en théologie et en droit inquisitorial que le pape l'appelait souvent en Avignon afin qu'il l'appuie de ses conseils. Eymerich ne lui reconnaissait qu'un seul tort : une complaisance évidente à faire torturer les accusés, et plus particulièrement les accusées féminines. De Prague, où Gallus avait été inquisiteur général, on lui signalait souvent des supplices prolongés au-delà du temps réglementaire, surtout si l'interrogation visait de jeunes femmes. Mais il s'agissait de rumeurs, et aucun pape n'avait jugé opportun d'intervenir.

Même Eymerich, lorsqu'il faisait donner la torture, sentait parfois un plaisir subtil s'insinuer dans son attitude impassible. Mais il s'efforçait de l'éradiquer, de même lorsqu'un certain sentiment de pitié venait le prendre par surprise. Un inquisiteur ne pouvait se permettre aucun sentiment, excepté la satisfaction légitime d'écraser l'hérésie et de consolider le pouvoir de l'Église. La torture était un simple instrument au service de

la cause, à appliquer avec modération et dans des cas bien circonscrits, conformément aux décrétales de Clément V. Malheur si elle devenait, non plus un moyen, mais une fin.

Quoi qu'il en soit, en une seule décennie, le père Gallus semblait s'être complètement transformé. Prématurément vieilli, flétri et voué, il avait déjà fait montre de lâcheté et d'hésitation. Seuls ses yeux, petits et clairs, témoignaient de la survie, dans quelque recoin éloigné de son cerveau, de son ancienne méchanceté. Eymerich en avait retrouvé la trace chaque fois que Gallus parlait des Juifs, ce qui était cependant parfaitement légitime. Haïr la race perfide des assassins du Christ était le devoir de tout bon chrétien. Mais il suspectait que, tôt ou tard, cette méchanceté pourrait s'appliquer à un objet inapproprié. Il devait garder un œil sur le père Gallus et surveiller ses comportements.

Ces réflexions firent oublier à Eymerich la créature ailée qui fendait de temps à autre l'air de la chambre et lui permirent de s'endormir. Quand il ouvrit les yeux, un timide rayon de soleil pénétrait depuis la fenêtre, soulevant des volutes dorées de fine poussière. Le père Gallus était déjà éveillé et, encore allongé sur son lit, égrenait son rosaire d'un air absorbé. « Bonjour, *magister*, dit-il, interrompant sa prière. Je vois que vous avez réussi à dormir malgré la dureté de votre couche. »

Eymerich avait l'impression d'avoir les os brisés, mais peu lui importait les sensations de son propre corps. Il se mit debout et rajusta sa soutane, encore assez propre. « Quelle heure est-il ? demanda-t-il en épiait du côté de la fenêtre.

— Les cloches viennent de sonner prime.

— Dans le château d'un seigneur craignant Dieu, on célébrerait la messe. Mais je doute qu'ici la règle soit respectée. Venez, cherchons un domestique qui nous indique le chemin des cuisines. Nous avons besoin d'un déjeuner copieux. »

Un peu plus tard, Eymerich et le père Gallus grignotaient une miche de pain dans une salle, pour le moment déserte, qui faisait probablement office de réfectoire au corps de garde. Devant eux étaient posés une cruche d'un petit vin sucré coupé d'eau, deux verres, un plat de tranches de fromage affiné et une écuelle remplie de petits morceaux de poissons de rivière, plutôt savoureux mais comportant trop d'arêtes.

Une rangée de fines colonnettes et de fenêtres trilobées leur permettait d'apercevoir une vaste section de l'*aldea* de Montiel, fermée par le périmètre

est des murs de la forteresse. Le vent de la nuit était tombé. S'il avait balayé les nuages, il en avait cependant apporté d'autres, car le ciel était tour à tour voilé ou carrément couvert. Les ailes du moulin tournaient par à-coups, poussées par une brise tiède mais paresseuse. Les toits des maisons, en bois ou couverts de plaques d'ardoise, étaient traversés par l'ombre allongée de la catapulte, symptôme d'une menace invisible mais latente.

Eymerich regarda le domestique qui s'affairait autour de leur table : un jeune homme blond, aux tempes prématurément dégarnies, doté d'un nez aquilin et de lèvres charnues. « Les soldats ont-ils déjà mangé ? demanda-t-il en désignant les miettes éparpillées sur la table.

— Oui, seigneur. Mais ils ont dû interrompre leur déjeuner et courir à leurs devoirs.

— Tu ne dois pas m'appeler "seigneur", mais "père", ou bien "frère". N'as-tu pas remarqué mon habit ? »

Le jeune devint tout rouge. « Pardonnez-moi, mais je ne connais rien à ces choses. Comme presque toute la domesticité, je suis de confession juive. »

Le père Gallus posa brutalement le bout de pain qu'il avait en main. « Et tu n'en manifestes aucune honte, petit impudent ? »

Le serviteur parut embarrassé, mais Eymerich devança sa réponse en le fixant dans les yeux. « Ta qualité de juif ne te dispense pas de te conformer aux normes chrétiennes, qui imposent qu'un religieux soit appelé "père". Rappelle-toi que les Juifs sont tolérés parmi nous uniquement comme témoignage de ce qui existait avant le Christ. » Puis, sans attendre une impossible réponse, il demanda : « Quel est ce devoir qui a contraint les soldats à interrompre leur déjeuner ? Il se prépare une attaque ?

— Je ne crois pas, répondit le jeune homme, fort mal à l'aise. Je pense qu'ils sont occupés à creuser de nouvelles galeries.

— Des moyens de défense, j'imagine.

— Il y a quelques mois, je vous aurais répondu par l'affirmative, mais aujourd'hui on n'y comprend plus rien. Toute la colline sur laquelle se dresse le château est percée de tranchées qui plongent jusque dans les entrailles de la terre. Certaines remontent à des années de ça, mais à présent on s'occupe de les relier entre elles. Comme si les trous sous nos pieds ne suffisaient pas. D'après ce que m'a dit un officier, les tunnels les plus anciens sont au nombre de vingt-deux, sans compter les grottes et les gouffres.

— Vingt-deux ? Pourquoi vingt-deux ? demanda Eymerich avec surprise.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, seigneur. » Le domestique s'inclina et s'éloigna avec discrétion.

Le père Gallus ôta quelques arêtes de sa bouche, qu'il posa sur le bord d'un bol en terre cuite. « La race juive est toujours portée sur la trahison. Ce jeune homme vient de révéler à deux inconnus un probable secret militaire. Si nous en informions le roi Pierre, il serait probablement fouetté à mort.

— S'il s'agit vraiment d'un secret, ce n'est pas lui le coupable mais l'officier qui s'en est ouvert à un homme de rang inférieur. » Eymerich, qui sirotait avec dégoût le vin sucré coupé d'eau, désigna du pouce le sol recouvert de paille. « Je désire plus que jamais inspecter les souterrains de ce château. N'avez-vous pas remarqué un phénomène singulier ?

— Non. Lequel ?

— Nous sommes debout depuis une bonne heure et nous n'avons entendu aucune secousse. Ni même aucun des grincements et des sifflements qui nous ont tourmentés toute la nuit. Comme si cet édifice faisait la différence entre le jour et la nuit, et au petit matin cessait de "se tasser".

— Peut-être est-ce parce que le vent s'est calmé.

— Oui, c'est une réponse plausible. Mais ne trouvez-vous pas incroyable qu'une forteresse aussi puissante puisse être sensible à des coups de vent ? »

Le père Gallus ne sut quoi répondre et se concentra sur ses tranches de fromage. Peut-être était-ce le fait de son âge, ou bien de sa dentition irrégulière, mais ses mandibules produisaient un bruit d'os, fait de légers claquements. Eymerich, pour lequel manger était déjà un acte presque inconvenant, qu'il fallait dissimuler par une sorte de pudeur, lui jeta un œil noir ; puis, comme l'autre ne renonçait pas, il éloigna bols et écuelles d'un geste brusque et bondit sur ses pieds. « Il suffit, il est temps que nous partions », siffla-t-il, sur un ton de vague reproche. Et, sans attendre de réponse, il marcha vers la sortie. Après une courte hésitation, le père Gallus se précipita à sa suite, s'essuyant les doigts encore gras sur sa soutane.

Hamid, le domestique musulman qui les avait conduits jusqu'ici, les attendait sur le palier. « Où dois-je accompagner leurs seigneuries ? » demanda-t-il dans un castillan nasillard.

Eymerich plissa le front. « J'imagine que le roi dort encore. Conduis-nous dans les appartements du ministre Ha-Levi.

— Si vous voulez bien me suivre. »

Ils descendirent un long escalier jusqu'à l'étage inférieur. Eymerich s'était attendu à être conduit dans une autre aile du donjon royal. Au lieu de cela, le Sarrasin leur fit parcourir un boyau couvert, puis deux très longs couloirs en descente, séparés par un escalier en colimaçon. Le premier était percé de quelques petites fenêtres qui s'ouvraient sur l'obscurité d'un puits sans fond d'où provenaient des bouffées d'air humide. Le second ne possédait aucune ouverture et semblait descendre brusquement pour remonter ensuite. La désolation de ces lieux labyrinthiques, tapissés de pierres mal jointes, coupait le souffle.

« Je me trompe ou nous passons d'une tour à l'autre ? demanda Eymerich, inquiet.

— Vous ne vous trompez pas, répondit Hamid. Le seigneur Ha-Levi, comme tous les autres Juifs, demeure dans la première tour sur le périmètre nord du mur d'enceinte. Nous y entrons justement maintenant. Le seigneur ministre n'habite toutefois pas dans la tour mais au sous-sol. »

L'étonnement d'Eymerich atteint son comble. « Un collaborateur du roi installé dans les souterrains ? Comment est-ce possible ?

— Il vous l'expliquera lui-même. Nous voilà arrivés dans ses appartements. »

La semi-obscurité permettait en effet d'entrevoir une petite porte en arc cintré, fermée par des planches pourries. Hamid saisit un heurtoir de forme triangulaire et frappa deux coups. « Voilà, c'est là qu'habite le seigneur Ha-Levi », expliqua-t-il.

L'écho métallique des coups se répercuta à travers des cavités invisibles. Il s'écoula quelques instants, puis un domestique aux cheveux crépus et au teint olivâtre se présenta sur le seuil. « Que veux-tu ? » demanda-t-il de mauvaise grâce.

Le Sarrasin désigna les hommes qui l'accompagnaient. « Ces deux frères chrétiens voudraient voir le rabbin Ha-Levi. »

Le domestique dévisagea les nouveaux venus, puis dit : « Prie-les d'attendre. » Le battant mangé par les vers se referma dans un grincement.

Il se passa un peu de temps avant que Ha-Levi se présente à la porte. Il était coiffé de l'habituelle calotte noire, mais son corps osseux était drapé dans des vêtements raffinés, de soie rouge brodée d'or. Il semblait très préoccupé, pour ne pas dire effrayé. « Vous n'auriez pas dû descendre jusqu'ici, murmura-t-il avec excitation. Je serais monté vous prendre dans vos chambres. »

Eymerich remarqua que le rabbin avait l'air fatigué, comme s'il n'avait pas dormi. L'habit luxueux qu'il portait paraissait trempé de sueur, bien que l'air fût frais, pour ne pas dire froid. Ha-Levi devait avoir consacré une partie de la nuit à des activités éreintantes.

« Y a-t-il une raison pour laquelle nous n'aurions pas dû descendre ici ? demanda l'inquisiteur, accompagnant sa question d'un coup d'œil investigateur.

— Non, non, c'est juste qu'il ne fallait pas vous déranger », se hâta de répondre le rabbin, d'une voix légèrement balbutiante. Il se tenait sur le seuil, évitant de garder la porte grande ouverte. « Venez, montons à la lumière du jour. »

Eymerich ne bougea pas et croisa les bras. « Comment est-il possible qu'un homme de votre rang soit tenu d'habiter dans cette espèce de souterrain ? Le roi Pierre aurait sans doute pu vous trouver un logement plus adéquat.

— Je vous assure que mes appartements sont plus que confortables. » Ha-Levi était de plus en plus agité. « Venez, vous dis-je. »

La fine bouche d'Eymerich se plissa en un petit sourire surnois. « Non, non. Il me plairait de visiter d'abord vos appartements. S'ils n'étaient pas dignes de votre charge, j'exprimerais au roi Pierre toute mon indignation.

— Je vous assure, seigneur, que vous vous trompez ! » L'agitation de Ha-Levi était à présent si intense que ses lèvres tremblaient. Désirant la cacher, il apostropha durement le serviteur sarrasin, resté debout dans l'ombre, de l'autre côté du seuil. « Pourquoi les as-tu conduits ici, idiot d'Arabe ? Déguerpis sur-le-champ ! »

Hamid allait obéir quand, du vestibule où il se tenait, provint un faible craquement. Le serviteur se retourna d'un bond et poussa un cri. Il s'élança aussitôt en courant dans la galerie, couvrant ses yeux de ses mains. On entendit ses pas résonner avec frénésie le long des couloirs, jusqu'à s'évanouir au loin.

« Cet homme est vraiment fou », essaya-t-il de dire avant de s'empêtrer dans les mots. Il fit le geste de fermer le battant, mais ses doigts fragiles furent arrêtés dans leur élan par ceux d'Eymerich, tout aussi fins mais bien plus robustes. « Je désire voir ce qui a tant effrayé ce jeune homme. Et je désire le voir avec vous. »

Ha-Levi renonça à une résistance impossible et se laissa entraîner au-dehors. Eymerich fit quelques pas, suivi par le père Gallus. Un instant plus tard, de leurs lèvres, à l'unisson, sortit un cri d'étonnement et d'effroi.

« Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est que ça ? » murmura le père Gallus avec un timbre devenu soudain rauque.

Eymerich, tout aussi ahuri, dut déglutir à plusieurs reprises avant de réussir à s'exclamer : « C'est le visage de Satan !... Ce ne peut être que le visage de Satan ! »

Là où elle parvenait, la faible lumière de la torche fichée dans son support métallique révélait des murs de briques irrégulières et disjointes. Certaines de ces briques saillaient à présent, dessinant sur le mur, tel un bas-relief, un immense visage humain, de toute évidence féminin. Ses yeux étaient aveugles, et sa bouche de pierre se tordait en craquant en un hurlement muet et désespéré.

Un nouveau craquement gela le sang d'Eymerich, le faisant sursauter. La face apparue sur le mur avait ouvert grand la bouche, enfonçant les briques qui en composaient les lèvres. On entendit le son strident d'un grincement de dents, puis des mandibules invisibles perforèrent le diamètre de la bouche. Une langue à peine esquissée apparut pendant un bref instant en relief. Un cri sourd, d'horreur intolérable, se propagea dans les souterrains. Aussitôt après, les pierres cessèrent de se gonfler et revinrent bruyamment à leur place. Le mur reprit son aspect ordinaire.

Il fallut un bout de temps avant qu'Eymerich redevienne maître de lui-même. Les tempes lui martelaient. Il vit, à travers un brouillard couleur sang, le père Gallus se prosterner à terre en exécutant de convulsifs signes de croix. Ha-Levi, en revanche, semblait juste anxieux. Il fixait le mur et l'inquisiteur avec des pupilles dilatées par la peur, mais il était clair que son trouble était davantage causé par le dominicain.

Eymerich ne resta pas là à réfléchir sur ce qu'il venait de voir. D'un bond, il se jeta sur le rabbin, lui saisit la carotide et la serra entre ses doigts fuselés. « Parle, misérable Juif ! cria-t-il. Que sont ces sorcelleries ? Parle ou je te tue ! »

Ha-Levi ne chercha pas à se libérer de l'étreinte. Sa voix sortit, brisée mais calme et presque mélancolique. « Vous l'avez dit vous-même, ce sont des sorcelleries. Nous ne sommes pas seulement assiégés par Henri, nous le sommes aussi par le Diable. »